

Souvenez-vous : c'était au printemps dernier. Souvenez-vous de cette soirée du 16 mars au cours de laquelle nous fut annoncée notre entrée commune dans cette inquiétante ère nouvelle de l'« assignation à résidence » pour tous. Notre Président n'avait pas lésiné sur la mise en scène, en une dramaturgie bien anxio-gène, scandée par ce mâle mantra : « *Nous sommes en guerre !* » Chaque temps a les Churchill qu'il peut ... Pour une fois, j'étais à l'écoute d'un discours officiel ! Vous avouerais-je qu'eu égard à mon médiocre tropisme pour les joies de la servitude volontaire, cette rhétorique martiale ne m'avait que mollement ému ?

Non que je récusasse la réalité d'une épidémie. Mais, tout d'abord, je me montrais un tantinet perplexe devant la discordance entre la réalité des maux effectivement causés par notre virus couronné et l'ampleur des contraintes en tous genres que nos modernes monarques s'empressaient de multiplier au nom, soi-disant, de notre santé, brusquement érigée en un totem sacré. Je me serais volontiers ébaubi d'une telle sollicitude, inattendue de la part des grands de ce monde, jusqu'alors fort accommodants face aux effets des pesticides et aux impostures éhontées des lobbies pharmaceutiques. A l'écoute attentive des potions préventives ou curatives présentées ce soir-là, il me sembla surtout qu'il nous était proposé de vivre sous cloche aseptisée afin de n'avoir point à mourir... Cette médecine de nos doctes Diafoirus n'a pas eu l'heur de me séduire ... En effet, notre médiatique coronavirus me semblait à même d'inquiéter, sans doute, mais non de terrifier, comparé, par exemple, à cette « grippe espagnole » souvent évoquée dans ma famille, laquelle a sans doute envoyé *ad patres* 400 000 de nos concitoyens soit cinq fois plus de victimes que celles de l'épidémie en cours, pour ne rien dire des effroyables pestes noires, réduisant jadis, en quelques décennies, la population du royaume de France de 17 à 10 millions d'habitants.

Virus dangereux certes, mais la manière avec laquelle se déploie sa nocivité fait davantage penser aux exactions de quelques loulous patibulaires qu'à celles d'une armée du crime, dûment organisée avec méthode et détermination en vue d'anéantir. Virus sans gloire, à l'affût des plus vulnérables de nos aînés, déjà affaiblis par un fâcheux cumul d'infirmités, et qu'il fait chavirer dans un Achéron déjà tout prêt, de toute façon, à les recevoir. Sa médiocrité létale a souvent été soulignée, mais dans des revues dont la diffusion reste modeste, loin du brouhaha médiatique et intéressé qui, par sa virulence anxio-gène, tétanise avec profit ceux qu'il a su rendre captifs grâce à la peur. Et, dans cet office, la rhétorique guerrière évoquée par notre Président, apporte un efficace adjuvant : chiffres, statistiques, courbes et autres modélisations, diffusées chaque matin, tiennent lieu de *Journal des Marches et Opérations* de nos armées en guerre au temps de Verdun et autres Chemins des Dames. Et, pour la liturgie médiatique, le bal des vanités fournit sans peine un nombre pléthorique de candidats, toujours prêts à assurer le spectacle du jour, quelle que

soit la pauvreté du livret. Par exemple, s'il faut relancer l'intensité dramatique, un épidémiologiste ou assimilé sera là pour jouer les Cassandre, annoncer un nouveau pic gravissime censé avoir été induit par on ne sait quel « relâchement de nos efforts » ou un goût supposé pour les festivités et les réjouissances. Comme si quelque morgue janséniste avait décidé de prendre ses quartiers à Matignon.

Trêve d'humour, cher pèlerin chroniqueur, me diront certains de vous ! Notre virus n'est tout de même pas n'importe qui ! Peut-être fait-il petit garçon à côté de son aïeul H1N1, le vétéran de la grippe espagnole ; sans doute semblerait-il falot comparé à tant d'effroyables bacilles : il présente tout de même, lui, de singulières propriétés. En effet ! Ne serait-ce que sa stupéfiante plasticité dans l'art de nuire : toutes les études, nécessairement scientifiques nous le savons, établissent son innocuité dans les transports en commun, les manifestations, les rues piétonnes, tandis que lieux de culte et autres établissements culturels déchainent sa nocivité. Même masqués, les ci-devant fidèles, cinéphiles, amateurs de spectacles, mélomanes et autres ne sauraient ignorer la perversité d'un de ses modes de transmission : en ces secteurs maudits, il peut contaminer mon *alter ego*, même si ce dernier ne me fait jamais face, grâce sans doute à d'inavouables déplacements latéraux rendus possibles par quelque étrange strabisme salivaire...

La ruse éhontée de ce malfrat couronné parvient à semer la zizanie même au sein d'une discipline aussi consensuelle que les mathématiques, comme l'archevêque de Strasbourg a su le montrer avec brio. Sans doute aidé par sa formation de polytechnicien, ce dernier, Monseigneur Ravel, a eu le courage de confier la gravité de ses perplexités à la gent journalistique : sachant que les doctes établissent la nécessité d'une distance sanitaire entre chaque bipède pensant, sachant que le nombre de fidèles de toutes obédiences a été limité, pour leur salut et celui de tous, au nombre irréfragable de trente, sachant enfin que la surface au sol de la seule nef de la cathédrale de Strasbourg atteint cinq mille mètres carrés, impossible, même en tenant compte de la place prise par les objets meubles et immeubles de parvenir au Graal de ce chiffre de trente. Ah ! Coronavirus, cheval de Troie ôtant toute certitude à notre bonne vieille règle de trois... ! A moins que de savantes investigations à venir n'établissent qu'au sein des églises nous assistions à une explosion des forces pathogènes dudit virus ? Diabolique, vous dis-je !

Alors, sommes-nous en guerre ? A condition de préciser la nature du conflit, sa finalité, et sous réserve de bien identifier les protagonistes de cet

affrontement, je répondrai sans hésitation : « Oui, nous sommes en guerre ! » Ne serait-ce qu'à un premier niveau, celui d'une réflexion simplement philosophique : je pense au meilleur de la tradition grecque et à l'école stoïcienne en particulier. Les stoïciens avaient fort bien compris à quel point la peur était requise pour obtenir une obéissance docile, et combien l'absence de tout apprivoisement de sa propre mort, l'absence de tout *memento mori* prédisposaient à toutes les servitudes, eux qui se plaisaient à transmettre cet aphorisme de Diogène : « *Le seul moyen d'être libre, c'est d'être disposé à mourir.* » (Cf Epictète *Entretiens* IV, 30). L'adage ne constitue pas une invite à de sombres délectations morbides, il énonce au contraire cette règle de vie roborative : la phobie de sa propre mort prédispose à toutes les paniques irrationnelles, à toutes les infantilisations. Nous sommes donc bien en guerre contre une sagesse élémentaire !

C'est bien un breuvage de dépendance, un petit lait débilisant qu'en leurs complaisances intéressées la plupart des media nous invitent à ingurgiter. Ah ! Ce flux quotidien et asphyxiant d'informations anxigènes, obsédantes, pathogènes : chaque matin nous est servi le nombre de morts, assorti de quelques critères aux noms exotiques (un « cluster », c'est tout de même plus fringant qu'un banal foyer épidémiologique !) ou de dénominations savantes, tel le « taux d'incidence ». A cette comptabilité macabre s'adjoignent tableaux, statistiques, rappel des décrets du moment, déclarations en boucle qui souvent n'ont rien à dire ... Ce brouet indigeste fatigue les estomacs et prédispose à cette pusillanimité, à ce consentement apeuré, à cette servilité résignée mais consentie sans laquelle Léviathan ne pourrait croître. Et ça marche ! Ainsi, parler, en affectant d'être sérieux, de « couvre-feu » et cela en l'absence – fort heureusement ! - du moindre déploiement de forces armées ; obtenir que cette assignation à résidence – à mi-temps, certes ! - soit *grosso modo* observée sans qu'il y ait le moindre char ni la moindre mitraille à l'horizon ; dissuader des millions de personnes de se rendre à leur travail ; obtenir de commerçants et d'entrepreneurs qu'ils puissent mettre en faillite ce qu'ils avaient su créer ; mettre à mort des cinémas, des orchestres ; inciter de jeunes artistes prometteurs à abandonner le métier répondant à leur talent ; rendre aléatoires nos présences aux offices religieux ; faire que tout un chacun ne sorte plus que masqué et voie en toute personne un danger potentiel ... A l'évocation de toutes ces inquiétantes bizarreries, un remugle d'humour noir monte en moi et me donne comme une envie sombre d'éruer : « Chapeau, l'artiste ! »

Mais justement, qui est l'artiste ? Où est-il ? Quel est son mode d'action ? Ma réflexion achoppe, ici, à une aporie. D'un côté, comment ne pas observer dans cette lassante étrangeté qu'il nous est donné de vivre depuis des mois, certains traits despotiques ou totalitaires ? Et d'autre part, ces termes de

despotisme et de totalitarisme semblent inappropriés. Ma perplexité me remet en mémoire celle de Tocqueville, lorsque dans son essai *De la démocratie en Amérique*, publié en 1835, il s'interrogeait sur les formes de despotisme que les nations démocratiques auraient, selon lui, à craindre. Selon le célèbre chapitre VI de la quatrième partie de son essai, le danger qu'il craignait de voir poindre ne consistait pas dans l'avènement de despotes, mais plutôt dans l'émergence de sortes de tuteurs ; l'auteur imagine une tourbe de personnes médiocres et dépourvues de grandes passions au-dessus de laquelle « *S'élève un pouvoir immense et tutélaire, qui se charge seul d'assurer leur jouissance et de veiller sur leur sort. Il est absolu, détaillé, régulier, prévoyant et doux. Il ressemblerait à la puissance paternelle si, comme elle, il avait pour objet de préparer les hommes à l'âge viril ; mais il ne cherche, au contraire, qu'à les fixer irrévocablement dans l'enfance.* » (Paris. Gallimard 1961. T 2. P.324). Tocqueville poursuit, avec ces remarques : « *Il ne brise pas les volontés, mais il les amollit, les plie et les dirige ; il force rarement d'agir, mais il s'oppose sans cesse à ce qu'on agisse ; il ne détruit point, il empêche de naître ; il ne tyrannise point, il gêne, il comprime, il énerve, il éteint, il hébète...* » (id p 325). Il me semble que nous sommes bien plus proches de ce qui est ici évoqué que des furies organisatrices oscillant autour de quelque tyran. J'insiste quelque peu, car les termes de despotisme et *a fortiori* de tyrannie ne doivent point être galvaudés, ne serait-ce que par respect pour ceux qui en subissent les effets : non, nous ne sommes pas régentés par un tyran, nous ne nous éveillons pas chaque matin la peur au ventre, nous demandant si notre tour est venu d'être incarcérés, exilés, torturés ou mis à mort.

Sommes-nous alors dans une situation « totalitaire ? Il semblerait, en un sens, que nous fussions moins encore assujettis à une horreur « totalitaire », si par « totalitaire » nous entendons l'organisation systématique d'une élimination physique de pans entiers de la population, au nom d'une idéologie et à partir d'elle. Dans une puissance totalitaire il ne s'agit plus d'abord d'éliminer des opposants, ce qui s'y fait aussi bien entendu ; mais le but n'est pas seulement de vaincre un rival politique ou un ennemi militaire. Alors, par quoi le totalitarisme se caractérise-t-il ? Par la volonté prométhéenne de faire advenir un homme nouveau, une humanité nouvelle. Les séides totalitaires sont des gens possédés par la conviction de savoir : ils « savent » ce qu'est le bien de l'humanité, le sens de l'histoire, les mesures à prendre pour garantir, une bonne fois pour toutes, le bonheur définitif de l'humanité. Pour ce faire, il faut hélas toujours commencer par éliminer tous ceux qui s'opposent ou pourraient s'opposer, en lamentables ennemis de l'humanité, à ces merveilles à venir ! Ainsi compris, le totalitarisme fut inventé et expérimenté pendant la Révolution Française, avec le génocide vendéen et les colonnes infernales du général Turreau. Lénine n'a jamais celé son admiration pour ce moment-là de notre histoire. Il en perfectionna, si j'ose dire, la théorie « scientifique », et la pratique. Au savoir-faire encore artisanal de

la Convention, il fit succéder l'organisation méthodique des massacres mise au point par les bolchéviks, organisation qui gagnera encore – si j'ose m'exprimer ainsi- en méthode et efficacité avec son rival, le nazisme. Evidemment, ce que nous vivons aujourd'hui n'a aucune commune mesure avec ces tueries industrielles.

Toutefois, si les totalitarismes *stricto sensu* désignent le bolchevisme, le nazisme et d'autres joyeusetés offertes par quelques Mao-Tsé-Toung ou Pol-Pot, ce que ces différents régimes ont su reprendre d'expériences politiques et administratives antérieures, ce qu'ils ont su modifier et réaliser, ne s'est pas gentiment évaporé sous quelque beau soleil du dieu Progrès, ne serait-ce que parce ces régimes eux-mêmes n'étaient pas nés de rien ! Tous les ingrédients touillés dans leurs marmites du diable par ces sauveurs autoproclamés ne relevaient pas de leur seule inventivité : Lénine ne fut pas l'auteur de cette sacralisation de l'Histoire, constamment sollicitée pour cautionner les hécatombes par lui mis en œuvre, les inventeurs de ce fanatisme de l'Histoire furent plutôt Condorcet et Hegel. De même, l'idée d'affubler d'un déguisement « scientifique » les élucubrations idéologiques dont on a besoin ou dont on s'est entiché – travers en excellente santé, de nos jours ! -ne trouve pas dans le marxisme-léninisme ni dans le nazisme son acte de naissance : dans cet art du bricolage, nous trouverions en bonne et due place cet inventeur véritable de la pseudo théorie de l'évolution que fut l'idéologue Herbert Spencer et non point Darwin ! Ainsi, ces grandes idoles de l'Histoire et de la Science existaient avant les totalitarismes, qui ne cessèrent de les manipuler, et survécurent à ces épopées sanguinaires. L'évocation de deux grandes idoles, l'Histoire et La Science, évocation implicite pour l'Histoire, et explicite, pour « La Science », s'inscrivent assurément dans la trame de fond de cet imaginaire dans lequel nous est présentée l'actuelle pandémie. Enfin, l'art d'organiser la peur, de fissurer les solidarités sociétales, de chercher à faire advenir je ne sais quelle sorte de multitude rendue malade au prétexte de lui éviter de le devenir, foule composée d'individus devenus névrotiques, narcissiques et phobiques, avec leurs bouches bâillonnées et leurs visages masqués, et voyant d'abord en tout *alter ego* un danger potentiel, a requis un savoir-faire dans la manipulation de l'information et de l'opinion. Or, les pouvoirs totalitaires nous ont légué, en ces domaines, quelque chose de leur savoir-faire. *Big Brother* ne renvoie pas à un moment de notre passé, il caractérise, et depuis bientôt une année, notre quotidien !

Nous ne sommes donc pas asservis à un Pouvoir totalitaire, mais ce que nous vivons n'est pas dépourvu de toute similitude avec lui. Je ferai tout de même trois remarques liminaires. D'abord, nous ne sommes pas ensermés dans des contraintes totalitaires car, que le lecteur me pardonne ce truisme, pour qu'il y ait pleinement *totalitarisme* il faut que la *totalité* de nos existences se retrouve dramatiquement enveloppée et comme prise dans les serres de Léviathan : cela suppose l'absence de moyens d'informations autres que ceux du Pouvoir, l'organisation de l'anéantissement de toute sphère familiale et privée, le contrôle, autant que faire se peut, de toute publication et de toute parole, l'omniprésence de menaces permanentes, aléatoires et terrifiantes. Nous n'en sommes pas là, et ceux qui nous gouvernent ne désirent pas cela ; ce sont davantage les enfants de Saint-Simon et de son mirage d'une organisation scientifique que les héritiers de Hegel ou de Marx. Ensuite, l'emprise du pouvoir auquel nous avons à faire ne cherche pas à s'accroître principalement par des violences et leur mise en scène, avec leur cortège accablant de disparitions physiques et de tortures. Elle cherche à se consolider par des savoir-faire « doux » visant à obtenir un assentiment général, un consentement intérieur et personnel.

Obtenir une telle adhésion requiert un pétrissage continu et général des pensées, des affects, des représentations et des craintes, un façonnement des esprits suffisamment avancé pour rendre probable un ensemble de comportements et d'attitudes manifestant, par effet induit, une prédisposition à ce qu'il faut bien appeler une servitude volontaire. Cette modification profonde des pensées ou, plus exactement, de l'imaginaire collectif, suppose une action de longue haleine, laquelle ne procède d'ailleurs pas des seules sphères politiques. Pendant des décennies, pétrir ainsi les esprits fut l'œuvre exclusive de l'instruction publique : diffuser une représentation globale de la nature, de l'histoire et de l'existence humaine pouvant approximativement être qualifiée d'humaniste. Entendons par « humanisme » une compréhension générale du monde et de l'homme délibérément anthropocentrée. Dans une idéologie humaniste, Dieu est une idée et n'est que cela. Quant à la nature, on la représentera dépourvue de tout mystère, pleinement compréhensible – en théorie - par les sciences et on feindra d'ignorer que ces dernières ont pour orientation de rendre l'homme « *Comme maître et possesseur* » de la nature, ainsi que l'énonçait clairement Descartes. Dans cet enseignement humaniste et rationaliste, il n'est plus question d'un monde créé, ni d'une humanité dont la vocation est d'être appelée à la déification, à la sanctification. De sorte que, malgré tous les bricolages à la Jacques Maritain ¹ pour rapprocher humanisme et foi chrétienne, les fondements de ces deux attitudes les rendent incompatibles.

¹ – Jacques Maritain *Humanisme intégral* Paris. Fernand Aubier. 1936. Ouvrage régulièrement réédité.

Nous pensons que l'imaginaire aujourd'hui le plus répandu, chez l'homme occidental, procède partiellement de l'action continue et de plus en plus précoce de l'instruction publique, qui distille et instille cette compréhension rationaliste et scientiste du monde et de la vie ; car cet imaginaire procède aussi de la puissance séductrice exercée par le vaste monde de la « communication », depuis les médias radiophoniques et télévisuels jusqu'à l'actuelle prolifération de tous ces « objets connectés » capables d'émettre en continu les illusions nécessaires pour hébéter nos âmes, illusions diffusées *urbi et orbi*, véritables parasites greffés sur le corps et dans l'âme de personnes qui se croient libres et raisonnables.

Le propre d'un imaginaire collectif consiste à n'être pas reconnu comme tel par ceux qui le partagent ; il présente une étonnante aptitude à se faire prendre pour une réalité imparable et évidente. Dans nos sociétés en lesquelles la place des us, coutumes et croyances populaires deviennent exsangues, phagocytées comme elles l'ont été par des représentations nouvelles et accueillantes à la « modernité », l'imaginaire collectif est donc largement le fruit d'un croisement, d'un bricolage plus ou moins équilibré, plus ou moins agonistique, entre des interprétations globales élaborées dans quelques commissions d'un Ministère de l'Education et l'onirisme intéressé du vaste monde de la publicité. Ce dernier a su fonder son entreprise de *Persuasion clandestine*,² comme Vance Packard l'a montré le premier, sur des connaissances issues des sciences humaines : compréhension des réflexes, des stimuli, des suggestions subliminales, de la force et de la place de l'inconscient etc. ...

Appelons par commodité « propagandes » l'ensemble des organisations publiques ou privées dont l'objectif est de modifier l'opinion publique et l'imaginaire collectif. Ceux qui ont étudié l'organisation et le fonctionnement de ces propagandes³ distinguent souvent en elles deux degrés d'intensité : la propagande d'intégration et la propagande d'agitation. La première vise, en une patiente continuité, à faire émerger une sorte de compréhension nouvelle et globale du sens du monde, de l'histoire, de l'existence. Ainsi, grâce à elle, les poncifs suivants semblent aller de soi pour la plupart de nos contemporains : notre destinée se limite à l'existence que nous connaissons présentement ; il n'y a rien de crédible au-delà de notre mort physique ; le sens de l'existence c'est d'être « heureux » », la santé constituant l'ingrédient principal de cette félicité, et « la science », censée devenir victorieuse de toutes les maladies, se trouvant érigée en totem indispensable pour avancer vers ce but lumineux etc. Voilà, *grosso modo* le *credo* de la *doxa* de notre temps. Ces pseudo-évidences ne

² Vance Packard *La persuasion clandestine* Paris. Calmann-Lévy. 1957

³ Par exemple : Jacques Ellul *Propagandes* Paris. Armand Colin. 1962

reposent que sur le sable de l'opinion, elles s'inscrivent parmi ces « *puissances trompeuses* » dont parlait Pascal, et ne font nullement l'objet d'un *consensus omnium* intemporel. L'hyper sacralisation de la vie présente aurait fort étonné nos ancêtres vivant au XVI^e siècle, eux pour qui le questionnement essentiel était celui du salut ! Et des meneurs d'hommes aussi dissemblables que Napoléon et Clémenceau soutenant chacun que « *Mourir n'est rien, c'est vaincre qu'il nous faut* » eussent été fort interloqués d'ouïr un de nos ministres, pourtant censé « être en guerre » lui aussi, affirmer sans broncher, dans l'inénarrable sabir médiatique en usage, que toujours il fallait « *prioriser* » (sic) la santé.

Depuis un an, cette propagande d'intégration ne suffit plus. Car voilà qu'un virus s'est mis à propager la zizanie, Ce malappris a le mauvais goût de nous rappeler que non seulement les maladies gardent leur droit de cité, mais que des syndromes nouveaux s'installent à demeure chez nous sans même y avoir été invités. Alors les croyances si utiles pour anesthésier les esprits sont menacées. Pour pallier ce risque, un autre degré de propagande, la propagande d'agitation, devient indispensable pour obtenir une obéissance et des comportements exceptionnels. Par l'importance des affects qu'elle avive, la mobilisation générale qu'elle requiert, la suspension du temps ordinaire qu'elle fait advenir, elle est condamnée à se limiter dans sa durée. Le plus fiable de ses ressorts restera la peur. Nous avons suffisamment insisté sur la distorsion entre la réalité létale de l'épidémie et sa mise en scène qu'il sera inutile d'y revenir ! En revanche, faut-il rappeler combien la peur est propice à l'accroissement du pouvoir, quel qu'il soit ? Faut-il redire qu'elle fait mauvais ménage avec les libertés publiques comme l'atteste la pléthore de régressions qui pleuvent, plus qu'à Gravelotte, sur notre quotidien, depuis trois cents jours ?

Léviathan, ce monstre inquiétant par lequel nous désignons, à la suite de Hobbes, l'Etat moderne, avait donc déclaré, il y a presque un an, que nous étions en guerre. Affirmation ridicule, certes ! Mais quelle aubaine pour décréter un état d'urgence ! Oh ! Il ne devait durer qu'un mois et, comme le furet, il court toujours ! Si Bertrand de Jouvenel était encore de ce monde pour s'intéresser à la croissance du pouvoir, ⁴ il ajouterait sans doute un chapitre à son livre pour nous parler d'un curieux petit dernier : le *Conseil de défense sanitaire*. Sous cette dénomination, il n'apparaît qu'en 2020, consécutivement à l'épidémie. Mais sa généalogie nous conduirait jusqu'en 1906 ! Entre temps, avec la Cinquième République, il s'appellera d'abord Conseil de Défense et de Sécurité

⁴ Bertrand de Jouvenel *Du Pouvoir. Histoire naturelle de sa croissance*. Paris. Hachette 1972

Nationale (CDSN). Puis, ses prérogatives se préciseront en réaction à des attentats terroristes, en 2002 puis 2009. Et voici que depuis peu, la lutte contre une épidémie a, sans grandes réactions, trouvé place dans un lit précédemment préparé pour contrer le terrorisme ; voilà comment est apparu notre *Conseil de défense sanitaire* ! Bien sûr, l'état d'urgence décrété simultanément lui a donné des ailes ! Notre *Conseil*, convoqué au bon vouloir du chef de l'Etat, composé – lorsqu'il se réunit en formation restreinte - de membres choisis par ses soins, échappe au contrôle parlementaire et fait bande à part du Conseil de ministres. Or, si l'on accordera que des décisions militaires ou la nécessité de contrer des entreprises terroristes requièrent la discrétion, qu'il doive en aller de même pour combattre un virus ne relève en revanche d'aucune évidence !

Plus encore que la modification de la pratique de nos institutions, c'est l'étiollement effarant de nos libertés qui frappe les assignés à résidence que nous sommes tous devenus ! Evoquons la multiplication courtelinesque des obligations, injonctions et autres interdits : cette habitude de gribouiller quelque paperasse justifiant que nous avons eu l'outrecuidance de sortir de chez nous ; notre rivalité avec les gallinacés pour savoir qui sera le premier rentré dans sa cage ... Ajoutons la prétention du même Léviathan à régir le nombre de proches ou amis que nous sommes autorisés à recevoir, voire à nous suggérer un plan de table ! Et pourquoi tairions-nous cette infantilisation récurrente présentant les mille roueries de notre virus comme une sanction morale de nos comportements « responsables » ou non ? Oui ! Quelques pères fouettards n'ont pas su résister aux délices de jongler, l'air grave et l'œil menaçant, avec le bâton du « reconfinement » et la carotte de la levée des punitions !

Ce ne serait que ridicule si ce n'était vexatoire. Du moins ces rodomontades-là s'inscrivent-elles, quitte à ce que nous le déplorions, dans le champ de la légalité. Il y a autrement plus grave : n'aurions-nous pas à faire à quelque nouveau Créon lorsqu'on nous interdit de rendre une dernière visite à un proche qui se meurt et va rendre son dernier souffle sans la présence d'un regard aimé ? Où se trouve la légitimité lorsque la visite à notre vieux père ou notre vieille mère est proscrite ? Nous expliquera-t-on qu'il s'agit de les protéger ? Est-ce leur vie que l'on veut protéger alors qu'ils peuvent se sentir, eux, prêts à accepter la fin de leur pèlerinage sur terre ? Que veut-on protéger ? Le peu de santé qui leur reste ? Depuis quand l'inhumanité de l'isolement favorise-t-elle les défenses immunitaires ? Faut-il encore évoquer ces obsèques expédiées à la hâte ? La rétention fréquente de toute information de la part de l'administration hospitalière ?

Alors, pour un chrétien, difficile de ne pas voir, sous l'habit d'apparat de Léviathan, le masque de Bélial. La disproportion entre les maux suscités par le

virus et les souffrances induites par des décisions nous interroge tout particulièrement. D'abord parce que, nous chrétiens, croyons que la vie présente est un pèlerinage, un passage, un temps pendant lequel nous sommes invités à vivre en ressuscités, en personnes sachant qu'elles sont dans ce monde sans être de ce monde. La mort ne signifie pas anéantissement, mais passage, pâque, rencontre avec Celui qui est Chemin, Vie et Vérité. Cela devrait nous prédisposer à débusquer les faux dieux du jour, à n'en être pas dupes, à ne pas nous retrouver sidérés par la peur. Puis nous, enfants et membres de l'Eglise Orthodoxe, nous avons la grâce de grandir dans une Eglise dont la Tradition n'a pas été – en principe et jusqu'à ce jour ! - faussée, gauchie, voire pire, par le mirage aux alouettes de la « modernité ». Nous évoquions plus haut ces asservissements consentis aux dieux tutélaires que sont l'image de « La Science » et les pratiques de la Technique. Mais le Malin, Lui, n'a pas été dupe, il a compris, avant Tomasi de Lampedusa et Visconti, qu'il était bon que tout change pour que rien ne change ! Il s'est contenté de recycler, moderniser, adapter à « l'homme d'aujourd'hui » ces increvables maladies spirituelles que sont gourmandise, luxure et avarice. Enfin, l'Eglise Orthodoxe, pour avoir connu les délices sibériens du « socialisme réel » n'a pas eu la tentation de se bricoler un syncrétisme fautif mêlant l'attente de la Parousie, *terminus ad quem* des histoires humaines, et l'invention d'une prétendue « philosophie de l'histoire » à laquelle les goulags doivent tant. Bref, l'Orthodoxie serait plus inexcusable que d'autres confessions de verser dans quelque idolâtrie. Ajouterai-je que nombre de fidèles lisent encore, chaque jour, leur synaxaire, ce recueil de la vie des saints ? Je fais cette remarque, pensant à ces récits redondants des martyrs de l'époque romaine. Que nous montrent-ils ? Des femmes et des hommes de toute condition, de tous âges, acceptant leur martyre sanglant alors que le haut fonctionnaire responsable leur propose parfois de *faire semblant* d'honorer un dieu, de se contenter d'une déclaration, sachant bien qu'elle sera mensongère, pour échapper aux supplices. Ces magistrats leur demandaient seulement de sauver les apparences. Cela leur suffisait, eux, pour n'être pas en conflit avec César. Or, ces martyrs ont refusé de tels accommodements.

Ces exemples nous interrogent. Ces hommes prenaient au sérieux l'appel de l'apôtre Paul : « *Ne vous conformez pas au monde !* ». (Rm 12, 2) Ils savaient faire face aux tempêtes de l'opinion et à leurs illusions. La force de leur témoignage avait la même puissance que celui d'un Jérémie lorsqu'au péril de sa vie il s'opposait à toutes ces couardises et ces apostasies poussant comme chiendent devant la menace des armées babyloniennes. Ces exemples nous interrogent, nous qui ne sommes pas en guerre, nous qui, à ce jour, ne sommes pas exposés à un martyr sanglant, mais dont la foi entre de façon inévitable et fondamentale en conflit et même ... en guerre avec les dieux du jour, avec les mensonges de ce Monde. Or, cette situation conflictuelle, agonistique n'est rien

d'autre que la condition *normale* du chrétien ! Le Christ Lui-même ne l'a-t-il pas affirmé ? « *Si le monde vous hait, sachez que Moi, il M'a pris en haine avant vous. Si vous étiez du monde, le monde aimerait son bien ; mais parce que vous n'êtes pas du monde (...) pour cette raison, le monde vous hait.* » (Jn 15, 18-19), et le disciple bien-aimé nous le redit : « *Ne vous étonnez pas, frères, si le monde vous hait.* » (2 Jn 3, 13) tandis que saint Paul nous le confirme encore, si besoin était : « *Tous ceux qui veulent vivre dans le Christ avec piété seront persécutés.* » (2 Tm 3, 12)

Sans doute est-ce quelque effet de mon étourderie ou je ne sais quel symptôme de mon lamentable mauvais esprit mais, ces derniers temps, ni paroles ni gestes forts émanant de nos hiérarques ne sont parvenus à lasser mon attention. Passons pour les premières semaines du grand programme d'enfermement pour tous, qui ont induit chez la plupart de nous quelque sidération, mais après ? Je veux bien concéder que les enseignements bouleversants donnés par les facéties intempestives du SARS-COV-2 soient à même d'en laisser plus d'un pantois : ne voilà-t-il pas qu'il rend malade, que ce peut être grave, qu'il arrive même qu'on puisse mourir et qu'il se permet de muter. Révélations bouleversantes ! Comme s'il s'agissait là de situations nouvelles et d'une propriété inattendue !

Facile de faire de l'esprit, m'objectera-t-on ! Peut-être, mais s'agit-il de cela ? Je n'attends, de la part de nos hiérarques, ni rodomontades ni propos irresponsables. Mais enfin, la vie en Christ n'implique-t-elle pas une dissidence, surtout lorsqu'à l'évidence nous sommes en présence d'une désinformation dont le ressort consiste à exacerber les peurs ? Je croyais que toute la Bible nous enjoignait de n'avoir pas peur : « *N'aie pas peur car je suis avec toi* ». (Esaïe 43, 5) Et cela, quels que soient les désastres, fussent-ils cosmiques : « *Les montagnes peuvent s'écarter et les collines chanceler, mon amour ne s'écartera pas de toi (...) dit Yahvé qui te console.* » (Esaïe 54, 10) Aurions-nous cessé de croire que depuis le Tombeau vide la puissance de la mort a déjà été vaincue ? Que la perspective de notre propre trépas continue à faire sourdre en nous peur ou même effroi, oui, c'est humain, mais si cet effroi entre en conflit avec notre foi, il n'en anéantit ni la force ni l'espérance qui en est la suite. Allèguera-t-on qu'il n'est pas dans la tradition orthodoxe de contrer des décisions administratives ? Que les responsabilités respectives de l'Eglise et de l'Etat doivent former comme une symphonie ? Mais alors, en fait d'harmonie, nous ne sommes ni chez Mozart ni chez Mahler, mais plutôt chez John Cage avec son « œuvre » *4 minutes 33*, durant laquelle aucun artiste ne joue et aucun son n'est émis ! Mais là, je m'égare : des paroles, nous en avons entendu : pour nous dire que l'interdiction de célébrer offices et Liturgies en présence des fidèles qui le veulent, ce n'est pas grave, que l'important est de bien respecter « distances sanitaires » et « gestes barrières ». Et moi qui avais cru que Jésus avait *touché* le lépreux afin de le guérir ! (Mt 8, 3) Que des responsables fassent comme ils le

peuvent avec les décrets et autres règlementations, ainsi qu'avec les peurs de certains fidèles, oui. Il n'est toutefois pas nécessaire d'assurer la diffusion des décrets et circulaires en y mettant du zèle, ou du moins quelque apparente obséquiosité. Se tenir coi face à des directives rendant impossible l'assemblée de prière, face à des textes réglementant les pratiques internes à une Eglise, face à des injonctions remettant au bon vouloir d'un chef d'établissement hospitalier le droit d'assister un mourant ... tout cela peut tout de même surprendre... Ne pas voir, ou feindre de ne pas voir, ou ne pas oser dire que *nous sommes en guerre*, oui, mais contre des puissances qui font de toute vie spirituelle, de tout souci de nos âmes des « choses non essentielles » me scandalise. Aurions-nous peur d'exiger de pouvoir prier en Eglise et de proclamer notre foi en assemblée ? La parole du Christ « *Celui qui aura rougi de moi et de mes paroles, de celui-là le Fils de l'homme rougira* » (Lc 9, 26) serait-elle devenue obsolète ? Sans doute faut-il du discernement dans les décisions, mais prenons garde, sous couvert de prudence, à ne pas dégringoler dans des attermoissements tiédasses, propres à faire vomir le Seigneur Dieu (Ap 3, 16) prenons garde de ne pas finir par « *former un attelage disparate avec les infidèles* ». (1 Co 6, 14-16)

Jean Gobert